

LA LITTÉRATURE  
**HONGROISE**  
À VOL D'OISEAU

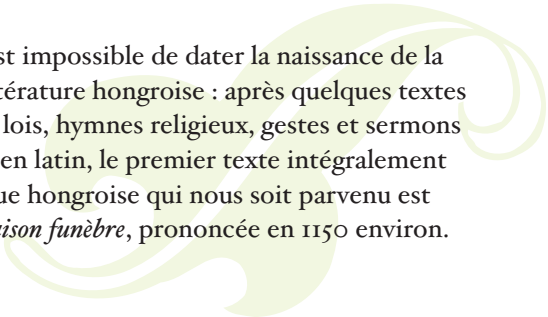


Fondation  
Livre Hongrois

- 04 ..... Des débuts à la Renaissance: 1000-1600
- 05 ..... De la littérature baroque à la poésie romantique : 1600-1849
- 08 ..... La première grande époque du roman : 1849-1910
- 10 ..... L'âge d'or de la littérature hongroise : la fin du XIXème  
et le début du XXème siècle. La revue Nyugat
- 15 ..... Le crépuscule de Nyugat
- 18 ..... Après 1945
- 20 ..... La littérature hongroise de nos jours

## SOMMAIRE

Une bibliographie sélectionnée des oeuvres  
mentionnées se trouve à la page 25



**I**l est impossible de dater la naissance de la littérature hongroise : après quelques textes de lois, hymnes religieux, gestes et sermons rédigés en latin, le premier texte intégralement en langue hongroise qui nous soit parvenu est une *Oraison funèbre*, prononcée en 1150 environ.

## DES DÉBUTS À LA RENAISSANCE : 1000–1600

Entre 1000 et 1300, période qui voit naître les premiers textes connus écrits en Hongrie, le latin est la langue administrative et culturelle du pays. Ce qui explique le fait que les premiers vocables hongrois – dont quelques toponymes – se trouvent inclus dans des textes latins. Par la suite, le hongrois va prendre de plus en plus de place dans ces textes. A la fin de ce processus, le latin (en compagnie des mots slaves, germaniques ou turcs) ne surgira plus qu'accidentelle-

ment au cœur de phrases hongroises. Ces textes de caractère ecclésiastique illustrent l'évolution de la langue hongroise, plutôt que celle de la littérature.

La culture hongroise abonde en faits paradoxaux et passablement ambigus. C'est ainsi que **Janus Pannonius** (1434–1472), le premier poète hongrois digne de ce nom, écrivit en latin, non pas en latin d'Église, mais dans le latin de la Renaissance, lequel, tout en renvoyant le lecteur à une Antiquité vénérée, exprimait déjà la sensibilité de l'Européen moderne. La

poésie de Janus Pannonius reflète – et nous retrouvons là un trait constant de la littérature hongroise – à la fois la confiance, l'optimisme suggéré par la conscience de son appartenance à l'Europe (sentiment dont cet auteur s'imprégna durant son séjour en Italie) et l'élégiaque mélancolie que lui inspirait la solitude dans son pays, où il devait mourir. Il fut traduit en hongrois par des lettrés du XIX<sup>ème</sup> siècle, nourris de culture classique.



Eloge de la Pannonie – illustration du poème de Janus Pannonius.

Xylogravure de Béla Kondor.

Alors que la poésie en quelque sorte atemporelle de Janus Pannonius est rédigée en latin et selon les règles prosodiques latines, celle de **Bálint Balassi** (1554– 1594) fait partie intégrante de la littérature hongroise. Versificateur virtuose, celui-ci consacre trois cycles de trente-trois poèmes chacun aux trois piliers de sa poésie – et de sa vie – qui sont l'amour, la vie du soldat et Dieu. Figure typique de l'Europe centrale, tantôt il souffre du manque d'amour, tantôt il se jette sans scrupule dans des aventures galantes ; pénitent sceptique, il est perpétuellement en quête de Dieu, et, dans ses « chansons de soldat », il célèbre la beauté de la nature. Il trouvera la mort en combattant l'ennemi turc devant la forteresse d'Esztergom.



## DE LA LITTÉRATURE BAROQUE À LA POÉSIE ROMANTIQUE : 1600–1849

Succédant à la Renaissance, la Réforme favorisa l'épanouissement des lettres hongroises, notamment grâce à la première traduction hongroise de la Bible, œuvre de l'archidiacre protestant Gáspár Károli (1590). En réaction à la Réforme, la Contre-réforme catholique se distingua dans le domaine littéraire par l'épopée baroque, représentée en particulier par le *Péril de Sziget*, épopée publiée en 1651, du grand aristocrate hongrois et ban croate **Miklós Zrínyi** (1620–1664), qui la dédia à son arrière-grand-père, défenseur de la forteresse de Szigetvár dont les Turcs avaient fait le siège en 1566. Riche en images suggestives, en métaphores filées, en interventions divines, cette œuvre puissante et typiquement baroque, convoque à la fois le ciel et la terre. Dans l'interprétation de Zrínyi, le triomphe des Turcs représente le châtement que Dieu inflige aux Hongrois, pécheurs endurcis et impénitents, incapables de s'entendre mais dévorés par des ambitions démesurées. Ce déterminisme pessimiste, pierre angulaire de la philosophie de Zrínyi, imprègne jusqu'à nos jours la vision hongroise de l'Histoire : le retard par rapport à l'Europe et les conflits internes qui déchirent la société constituent toujours les thèmes favoris de nos historiens et de nos penseurs. S'il lui arrive parfois de s'inspirer de modèles étrangers, la littérature hongroise garde, en toutes circonstances, son originalité *sui generis*. C'est ainsi que, style

importé, le baroque va engendrer en Hongrie un grand nombre d'œuvres épiques en vers et en prose, des récits à quatre sous aussi bien que des créations de grande valeur. Après les 150 années d'occupation turque, la Hongrie s'est retrouvée assujettie à l'empire des Habsbourg, il n'est donc pas étonnant de voir la cause de la littérature se confondre avec celle de l'indépendance nationale. Qu'ils soient adeptes des Lumières, classiques ou préromantiques (concepts qui se recouvrent partiellement pour aboutir finalement au romantisme), les auteurs d'alors considèrent que la création d'institutions au service d'une littérature nationale est une de leurs tâches essentielles, une affaire de cœur, en somme. Un théâtre national bâti en dur, une épopée nationale écrite en langue hongroise pour contrebalancer l'influence de l'allemand, langue officielle un réseau de revues littéraires et de sociétés savantes – telles sont leurs revendications essentielles en cette seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Par ailleurs, avec le triomphe du sentimentalisme l'individu fait, aux côtés du collectif, son apparition dans la littérature.

L'époque du romantisme, c'est-à-dire la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, que, par une expression empruntée à la politique et à l'historiographie, on appelle aussi l'« ère des réformes », est celle de la remise en honneur de la poésie populaire et de la découverte des littératures étrangères contemporaines. Elle culmine avec la révolution de 1848 et se clôt avec la défaite de 1849. Les odes optimistes de **Mihály Vörösmarty** (1800–1855) et les poèmes révolutionnaires de **Sándor Petőfi** (1823–1849) marquent l'apogée de cette évolution. Ce dernier, un adolescent de génie dont la vie n'est qu'un combat acharné pour une Hongrie indépendante et républicaine, meurt en simple soldat vers la fin de la guerre d'indépendance. Introduceur de la poésie populaire dans la « grande littérature », Petőfi est LE poète hongrois par excellence. Vörösmarty, lui, va connaître un destin différent : désillusionné, l'esprit troublé, il écrit, au cours des dernières années de sa vie, des poèmes visionnaires au style dépouillé qui représentent des sommets de la



Debout hongrois

Illustration du poème de Sándor Petőfi, lithographie d'après un dessin de Mihály Zichy, vers 1880.

poésie hongroise. Parmi les « survivants » de la révolution de 1848, un autre grand classique, János Arany (1817–1882) acquiert la célébrité dès 1846, grâce à son épopée Toldi, du nom d'un héros de légende populaire. Tout en continuant la poésie d'inspiration populaire de son grand ami Petőfi, et malgré l'ambiance étouffante d'un omniprésent classicisme national, il annonce les prémises de la poésie moderne. Dans ses poèmes épiques, ses romans en vers ou dans ses ballades, véritables chefs-d'œuvre de concision, il traite, avec un vocabulaire à la fois simple et foisonnant, quelques grands événements de l'histoire de la Hongrie. Ses dernières ballades, par exemple *l'Inauguration d'un pont* (1877), évoquent déjà l'atmosphère surréaliste de la métropole moderne. Par ailleurs, dans certaines de ses œuvres marquées par une ironie et une autodérision mordantes, il dénonce la tendance de ses compatriotes à se replier sur eux-mêmes, à oublier le passé, à s'enliser, pleins de suffisance, dans un provincialisme poussiéreux. Ces trois poètes ont enrichi la littérature hongroise de leurs traductions de Shakespeare, qui ont victorieusement résisté à l'épreuve du temps. C'est ainsi que le *Hamlet* traduit par János Arany est considéré comme faisant partie des classiques hongrois.

Le poète János Arany et son cher héros Miklós Toldi

Caricature de Tibor Kaján



## LA PREMIÈRE GRANDE ÉPOQUE DU ROMAN : 1849–1910

Alors que la poésie domine la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, d'importantes œuvres en prose voient le jour dans sa seconde moitié. Le plus grand romancier hongrois, **Mór Jókai** (1825–1904), ami et frère d'armes de Petőfi, publie dès avant la guerre d'indépendance de 1848/49, mais ne va trouver sa voix qu'au cours des décennies suivantes. Doué d'un talent exceptionnel, il possède à la fois la candeur de l'enfant qui s'émerveille des beautés du monde et la sagesse d'un patriarche blanchi sous le harnais. Il est l'auteur d'une centaine d'ouvrages, essentiellement des romans d'aventures dont les héros fortement idéalisés rendent hommage à certaines figures éminentes de l'ère des réformes et du courant progressiste de l'Histoire. Après le compromis de 1867, Jókai apporte son soutien à François-Joseph, empereur d'Autriche et roi de Hongrie. Petit à petit, le conteur romantique fait place au romancier réaliste, le passé se voit supplanté par le présent, la fable cède à la réalité. Son oeuvre la plus aboutie, *L'homme en or* (1872) est à la fois conte de fées et récit véridique, histoire d'une carrière et allégorie ontologique. Véritable roi Midas, son héros, un bourgeois enrichi, découvre que la richesse est une malédiction et trouve le bonheur dans la vie d'ermitte qu'il mène sur une île déserte du Danube. L'imagination débordante de Jókai le projette également dans l'avenir, notamment dans *Le roman du siècle à venir* (1874), ouvrage de science-fiction avant la lettre.



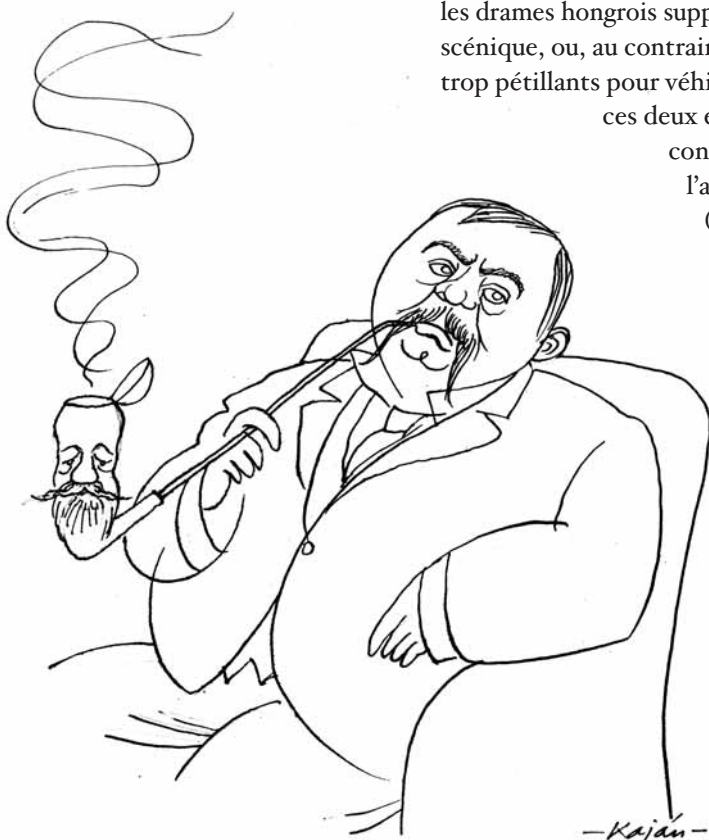


« Caricature d'époque de Mór Jókai, parue dans l'hebdomadaire satyrique *Üstökös* (La Comète) dont il fut rédacteur

Dessin de János Jankó

Les deux maîtres conteurs : Kálmán Mikszáth fume sa pipe, la tête sculptée de sa chibouque rappelle les traits de Mór Jókai

Caricature de Tibor Kaján



L'anecdote, qui constitue le noyau de la littérature narrative hongroise, connaît un véritable renouveau sous la plume de **Kálmán Mikszáth** (1847–1910). Dans les récits savoureux de cet auteur, les anecdotes semblent en particulier soumises à un regard critique. Peintre de la petite noblesse appauvrie qui, selon un dicton hongrois « fait la noce en pleurant », il a su décrire le village hongrois avec un naturalisme angélique, se montrer à la fois cynique et compréhensif vis-à-vis des bourgeois jobards des petites villes et se renouveler, vers la fin de sa vie, pour suivre des sentiers peu fréquentés, en créant une atmosphère absurde, quasiment surréaliste, sinon postmoderne avant la lettre, avec un mode narratif erratique, une empathie de plus en plus amère et une ironie empreinte d'une profonde résignation.

Si la littérature hongroise voit se développer une véritable émulation entre poésie et prose narrative, le théâtre ne semble y jouer qu'un rôle secondaire. Trop graves, trop philosophiques, les drames hongrois supportent mal l'épreuve de la représentation scénique, ou, au contraire, semblent trop légers, trop brillants, trop pétillants pour véhiculer un quelconque message. Entre ces deux extrêmes, le théâtre hongrois d'alors ne connaît pas de juste milieu. Achievée avec l'aide de János Arany, *La tragédie de l'homme* (1860), drame philosophico-historique d'**Imre Madách** (1823–1864), qui parcourt, avec Adam, Eve et Lucifer, toute l'histoire de l'humanité, allant jusqu'à prévoir son avenir désolant, est par trop livresque pour se prêter aisément à l'adaptation à la scène. Quant à *Bánk bán*, tragédie de József Katona (1791–1830), elle dénonce, à travers la vie de la cour royale en 1210, les méfaits du désir de vengeance, des intrigues et de la paralysie politique.

## L'ÂGE D'OR DE LA LITTÉRATURE HONGROISE : LA FIN DU XIX<sup>ÈME</sup> ET LE DÉBUT DU XX<sup>ÈME</sup> SIÈCLE. LA REVUE **NYUGAT**

A propos de l'influence entre auteurs, soulignons que ce qui semble être positif à une époque peut virer au négatif à l'époque suivante. C'est ainsi que vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'influence excessive de l'oeuvre, souvent mal interprétée, de János Arany, donne lieu à un canon littéraire beaucoup trop rigide, fondé sur le conservatisme et sur une sorte de classicisme populaire.

Ayant grandi dans la monarchie austro-hongroise, la génération qui succède au compromis de 1867 et connaît la vie trépidante d'une



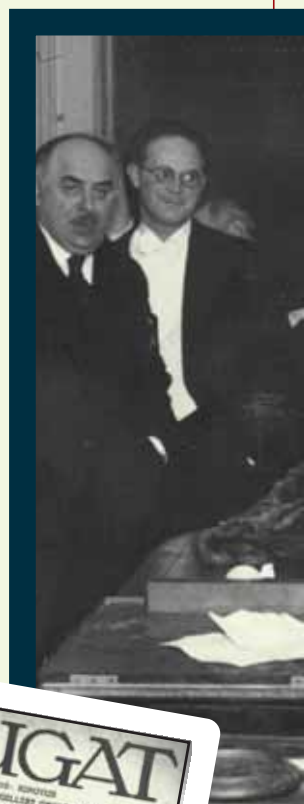
grande métropole moderne s'intéresse à l'aspect esthétique de la littérature plutôt qu'à son contenu politique. Fondée en 1908, disparue en 1941, *Nyugat* (Occident) la plus importante revue littéraire de l'époque, regroupe les meilleurs auteurs et inaugure un nouvel âge d'or de la littérature hongroise.

Parmi les poètes de la revue, il faut mentionner avant tout **Endre Ady** (1877–1919), qui, après avoir publié quelques pâles imitations d'épigrammes médiocres, va, avec son recueil *Poèmes nouveaux* (1906), renouveler la poésie hongroise. On lui applique généralement l'étiquette « symboliste », en réalité, son langage poétique, à la fois moderne et archaïque, représente une véritable rupture avec le passé. Tout en accordant à son *Ego* démesuré une place prépondérante, sa poésie embrasse tous les éléments constitutifs de la vie, tels que l'amour, la mort, l'argent, la politique, la guerre, la patrie, l'Histoire, Dieu, l'existence ou la solitude. Semblable au cavalier solitaire et égaré dont il parle dans un de ses poèmes, il parcourt à la fois la littérature de son époque et la réalité du monde contemporain. Ady fut un des premiers à s'élever contre la première guerre mondiale à l'issue de laquelle la monarchie austro-hongroise devait se retrouver, aux côtés de l'Allemagne, dans le camp des vaincus. Journaliste, il se distingua par une extraordinaire lucidité et une droiture inhabituelle à son époque.

Attiré par la philosophie, **Mihály Babits** (1883–1941) va, quant à lui, définir le programme de *Nyugat* en matière d'esthétique. Sa poésie illustre l'interdépendance de la morale et de la beauté. Virtuose de la forme, il traduit de cinq langues différentes, rédige une histoire de la littérature européenne (qui, à ses yeux, se confond avec la littérature mondiale) et dirige pendant plus de vingt ans la revue *Nyugat*, qui cesse de paraître après sa mort. C'est une personnalité contradictoire qui, après quelques incursions dans le domaine de la Sécession et de l'impressionnisme, pratique une poésie néoclassique en versant dans des moules formels très élaborés un contenu brûlant, marqué par le doute. Dans *Jonas* (1938), une parabole biblique, le poète, réduit au mutisme par un cancer du larynx, avertit, à l'aide d'un langage à la fois ironique et profondément humaniste, les habitants de Ninive, ville qui constitue à ses yeux un symbole éternel, que « parmi les pécheurs, péché est de se taire ».

L'autre directeur de *Nyugat*, **Zsigmond Móricz** (1879–1942) est tout le contraire de Babits : talent robuste, venu des profondeurs de la région orientale, la plus pauvre du pays, il fait irruption dans la littérature hongroise avec son *Fange et or* (1910), roman qui fait scandale à cause de la représentation sans fard de la sexualité, de la violence, de la misère et du désespoir. Rompant avec la tradition romantique, ainsi qu'avec la représentation de la petite noblesse par Kálmán Mikszáth, il dénonce à la fois le « déclassé » repu qui se vautre dans son insignifiance et la détresse de l'ouvrier agricole familial, réduit à l'extrême pauvreté. Les récits d'une force hallucinante de ce « réaliste critique » renvoient à un monde d'un radicalisme cruel. Inimaginable, multiforme, la réalité y est oppressante à souhait. Nul n'a su, comme lui, décrire avec une telle simplicité la réalité biologique de l'homme ; en le lisant, c'est sa propre nudité que l'on découvre. Ses romans historiques, ses reportages, réunis dans plusieurs volumes, ses pièces de théâtre, son autobiographie d'une sincérité bouleversante (en la trompant avec une actrice qu'il épousa plus tard, il accula sa première femme au suicide), ses journaux intimes et sa correspondance inédite (vers la fin de sa vie, il tombe amoureux de sa fille adoptive) sont autant de témoignages de sa démesure. Il offrait à chacune de ses amoureuses une machine à écrire pour les encourager à l'écriture mais celles-ci préféraient vivre, ce qui, aux côtés de ce géant, n'a pas toujours été facile.

Si pour peindre son portrait, il faut prendre un pinceau particulièrement épais, la silhouette de **Dezso Kosztolányi** (1885–1936) apparaît sous des traits bien plus fins. Poète et prosateur, formaliste ludique, rimeur virtuose, il est l'*homo ludens* par excellence. Ce n'est qu'à l'approche de la mort qu'il abandonnera ses « inanités sonores » pour adopter un style plus dépouillé. Ses récits, les plus aboutis de la littérature hongroise, se caractérisent par la précision de leurs analyses psychologiques, par leur ironie amère, et par une construction sans faille. Des prosateurs aussi illustres que Sándor Márai, Géza Ottlik ou Péter Esterházy ont vu en lui leur maître. Dans le cycle de nouvelles consacré à son double, Kornél Esti, il dévoile la face cachée de sa personnalité. Parmi ses romans, *Alouette* (1924) et *Le cerf d'or* (1925) ont pour cadre une petite ville de province, *Anna la douce*



# NYUGAT



Le 25e anniversaire de la revue *Nyugat* (Occident) au Conservatoire de Budapest : Menyhért Lengyel, Oszkár Ascher, Ernő Szép, József Erdélyi, Oszkár Gellért, Zsigmond Móricz, Géza Laczkó, Mihály Babits, Aladár Tóth, Sophie Török (Madame Babits), Aladár Schöpflin, Milán Füst, Dezső Kosztolányi et Frigyes Karinthy. Budapest, 1932

Photo Agence Turul Fotóriport

(1926) la capitale, Budapest, en proie à la confusion générale au lendemain de la première guerre mondiale. Kosztolányi décrit la schizophrénie de l'homme moderne, la grotesque absurdité de ses conditions de vie. Son meilleur ami **Frigyes Karinthy** (1887–1938), génie inclassable, poète, prosateur et humoriste (« Je ne plaisante pas avec l'humour », disait-il), philosophe et clown triste, consacra un roman à l'opération au cerveau qu'il dut subir. Ses célèbres pastiches constituent la critique la plus acerbe des écrivains de *Nyugat*, en particulier, et de la littérature hongroise, en général. Rêvant toute sa vie à un *opus magnum* qui aurait dû offrir une synthèse de ses réflexions sur le monde, il fit preuve de son brillant talent dans tous ses écrits, aussi fragmentaires qu'ils fussent.

De leur côté, **Gyula Krúdy** (1878–1933) et **Milán Füst** (1888–1967) sont des génies originaux en marge de leur époque. Emprunté aux *Mille et une nuits*, Sindbad le marin, le héros le plus représentatif de Krúdy, navigue, en galante compagnie, sur les eaux du passé. Rêve et

réalité, mélancolie et hédonisme caractérisent son univers peuplé de petits nobles et de princes fabuleux, de misérables filles de joie et de fées enchanteresses. Krúdy décrit des repas antagruéliques avec une minutieuse précision. Dans ses longues phrases, empreintes de l'esprit de la Sécession, il traite le temps avec une liberté toute proustienne. Quant à Milán Füst, esprit hautain, véritable ermite de la littérature, il cherche à s'isoler du monde avec un mépris souverain, que le monde lui rend au centuple. Ses vers libres, au ton très personnel, rappellent à plus d'un égard la poésie de la Grèce antique. Certaines de ses pièces de théâtre sont naturalistes, d'autres sont des drames historiques. Avec sa construction irrégulière et son langage à la fois étrange et artificiel, *L'histoire de ma femme* (1942), roman qui lui a valu une renommée internationale, traite de l'incommunicabilité entre humains.

Dans *Les gars de la rue Pál* (1906), roman pour la jeunesse, **Ferenc Molnár** (1878–1952) illustre, à travers la vie brève d'un jeune garçon, la fidélité à la communauté à laquelle on appartient, en l'occurrence, celle des défenseurs d'un terrain vague qui leur sert d'aire de jeux. Romancier à ses débuts, il finit, grâce à son talent, à son langage inventif et à son exceptionnelle capacité de travail, comme auteur dramatique de réputation internationale.

A la Semaine du livre : Áron Tamási,  
László Kovács, Zsigmond Móricz,  
Ilona Zoltán (Madame Püski),  
Madame János Kemény, János Kemény  
et Sándor Márai. Budapest, 1939

Photo Klára Wachter



## LE CRÉPUSCULE DE NYUGAT

La première guerre mondiale sonna le glas de la monarchie austro-hongroise. A la suite du traité de paix de Trianon, la Hongrie perdit les deux tiers de son territoire. La Transylvanie fut attribuée à la Roumanie, le Nord du pays à la Tchécoslovaquie et les provinces méridionales à la royauté naissante serbo-croato-slovène. La perte de certains grands centres culturels et économiques accrut encore l'importance de Budapest. La génération qui succéda à celle des fondateurs de *Nyugat* a beaucoup appris de ses aînés.



Né avec le siècle, **Sándor Márai** (1900–1989) dresse, dans ses romans et nouvelles, un véritable monument à la bourgeoisie de son époque. Son style élégant doit beaucoup à l'influence de Kosztolányi. Profondément antinazi et antibolchévique, attaché à la démocratie bourgeoise, il quitte son pays après la prise du pouvoir par les communistes pour ne jamais y revenir. Il passera la deuxième partie de sa vie d'abord en Italie, puis aux Etats-Unis, avant de se suicider à San Diego. « On m'invite à rentrer, on veut faire un monument de moi et de mes livres, ils les rééditent tous, reliés cuir, avec moi, le sort des monuments, c'est d'être arrosés par les chiens », écrit-il dans son Journal. Dès le lendemain de sa mort, ses œuvres réapparaissent en Hongrie, pendant que, peintre du mode de vie bourgeois, chroniqueur cynique d'un monde disparu comme l'Atlantide, Márai est l'un des écrivains hongrois le plus publié à l'étranger.

**Antal Szerb** (1901–1945), lui, n'a jamais quitté son pays, c'est celui-ci qui l'a abandonné : cet amoureux de la littérature hongroise, à laquelle il a consacré un ouvrage aussi savant

que spirituel, mourut victime de l'holocauste. Auteur d'essais d'un style limpide sur les littératures hongroise et mondiale, ainsi que d'une théorie du roman particulièrement perspicace, il publie, en 1937, un roman intitulé *Voyageur et clair de lune*, chronique d'un séjour en Italie au cours duquel il évoque les idoles de son adolescence, désormais tombées dans l'oubli. Pour nous retrouver, il faut nous perdre, plus exactement, savoir que nous nous sommes égarés.

Les premiers écrits de **Géza Ottlik** (1912–1990) sont parus dans *Nyugat*, mais son talent ne s'épanouira vraiment qu'après la deuxième guerre mondiale. Coureur de vitesse dans sa jeunesse, mathématicien de formation, il fut aussi un joueur de bridge de renommée internationale. Écrivain cérébral, attiré par la philosophie du langage, il pratique une prose sobre, à la Kosztolányi. Son œuvre principale, *Une école sur la frontière* (1959), dont les protagonistes sont les élèves d'une école militaire, est à la fois un roman d'éducation et une profession de foi en faveur de l'amitié, une remémoration qui souligne l'impossibilité de communiquer. Figure légendaire de la littérature hongroise, Ottlik est considéré comme le précurseur de la prose post-moderne.

Par rapport à une avant-garde bouillonnante (dont le poète et peintre **Lajos Kassák** est la figure de proue), *Nyugat* apparaît bientôt, à savoir une décennie à peine après sa fondation, comme dépositaire de valeurs conservatrices. La poésie expérimentale, la rupture avec les formes traditionnelles ou leur adaptation à un contenu nouveau caractérisent les débuts d'**Attila József** (1905–1937), génie précoce et sans doute le plus grand poète hongrois du siècle. Sa vie fut aussi brève que douloureuse, marquée par la misère. Né au sein d'une famille d'une extrême pauvreté, il est abandonné par son père alors qu'il n'a que trois ans, sa mère, une blanchisseuse, meurt à son tour et l'éducation du jeune enfant

Le groupe de la revue *Ma* (Aujourd'hui) : Sándor Bortnyik, Béla Uitz, Erzsébet Ujvári, Andor Simon, Lajos Kassák, Jolán Simon et Sándor Bartha. Vienne, Autriche, 1922

Photo Berthalm







Gyula Juhász, János  
Espersit, Attila József,  
Lajos Károlyi, Endre  
Vertán, Ferenc Móra  
et Ödön Réti. Makó,  
1924

Photo Nándor Homonnai

est confiée à une famille d'accueil et à ses sœurs. Sa poésie multiforme, à la fois classique et surréaliste, traite de ses amours heureuses et malheureuses, de son engagement communiste, de Dieu qu'il cherche et blasphème, de problèmes philosophiques hautement abstraits et de préoccupations aussi concrètes que banales. Guetté par la schizophrénie, il applique la psychanalyse freudienne à son propre cas, son inconscient se manifeste dans plus d'un de ses

poèmes. Il meurt en se jetant sous un train de marchandises. Son grand rival, **Gyula Illyés** (1902–1983), poète, essayiste, est également l'auteur de plusieurs romans autobiographiques (*Ceux des pusztas*, *Déjeuner au château*), de pièces de théâtre s'inspirant de divers épisodes de l'histoire de la Hongrie, et d'un ouvrage, teinté d'humour, sur la vieillesse (*Sur la barque de Caron*).

La vie de **Miklós Radnóti** (1909–1944) semble déterminée par les circonstances de sa naissance, laquelle a coûté la vie à sa mère et à son frère jumeau. Adeptes, à ses débuts, de la poésie d'avant-garde, il finit par adhérer au néoclassicisme, avant d'aborder les thèmes de la mort qu'il pressent et assume : d'origine juive, converti au catholicisme qu'il pratique en croyant fervent, il meurt en déportation. Sur son corps, jeté dans une fosse commune, on a retrouvé un cahier contenant ses derniers et ses plus beaux poèmes, écrits pendant son calvaire. Son destin symbolique constitue un avertissement.

Dans son œuvre, **Lőrinc Szabó** (1900–1957) traite, dans un langage d'une simplicité émouvante, de quelques problèmes essentiels de la modernité, tels que les contradictions du rapport Moi-Toi, les arcanes du pouvoir, la relation homme-femme, etc. Depuis quelques années, la profondeur de sa poésie, par ailleurs d'une grande sobriété, fait l'objet d'études fouillées et de confrontations avec ses contemporains d'Europe occidentale.

## APRÈS 1945

La seconde guerre mondiale à l'issue de laquelle la Hongrie, alliée des puissances de l'Axe, se retrouve dans le camp des vaincus, représente un tournant historique et social et, en tant que tel, détermine l'évolution ultérieure de la littérature. Les grands écrivains de *Nyugat* sont morts, la guerre et la terreur nazie ont décimé la talentueuse deuxième génération. Le nouveau pouvoir communiste qui considère avec méfiance les apolitiques non-engagés s'efforce de marginaliser les auteurs qui, se regroupant autour de la revue *Újbold* (Nouvelle Lune, 1946–1948), tentent de continuer l'œuvre de *Nyugat*. Parmi ces auteurs, il convient de mentionner **János Pilinszky** (1922–1982), poète chrétien, humaniste et existentialiste, dont la foi profonde, donc absurde, interroge l'holocauste qui, selon ses propres paroles, constitue un « scandale sacré ». Poète, essayiste, traductrice, **Ágnes Nemes-Nagy** (1922–1991) cherche, au nom d'une éthique protestante, à perpétuer le legs de Babits et les valeurs de *Nyugat*: indépendance, tenue morale, exigence esthétique. Poète d'avant-garde à ses débuts, **István Vas** (1910–1991) amalgame, par la suite, modernité et traditionalisme, en pratiquant une rhétorique dont l'impassibilité rappelle celle de T.S. Elliot dont il est le traducteur. La poésie aérienne de **Sándor Weöres** (1913–1989) scrute les profondeurs abyssales de l'âme. Ses poèmes pour enfants ont contribué à l'éducation de plusieurs générations.

Patriarche de la poésie transylvaine, **Sándor Kányádi** (né en 1929) reproduit, selon la formule d'un de ses contemporains, toute la phylogénèse de la littérature hongroise, depuis les chants populaires et les psaumes jusqu'au postmodernisme, en passant par le classicisme et le romantisme. Sage et autodérision caractérisent les poèmes de sa dernière période. Il est également le traducteur d'un grand nombre de poèmes importants.

Poète à ses débuts, **Magda Szabó** (1917–2007) est une romancière de renommée internationale. Comme Márai, elle cherche à recréer l'atmosphère et le mode de vie d'une époque révolue. Sa connaissance de la Bible et des diverses mythologies imprègne la plupart de ses romans écrits dans un style fluide et souvent humoristique. Quand, comme dans *La porte* (1987), elle traite de l'époque présente, elle excelle dans la description psychologique. Ce roman est l'histoire d'une amitié entre une écrivaine et une femme de ménage aussi renfermée que mystique, séparée de la vie réelle par une porte que le lecteur, fasciné, voudrait naturellement franchir.



János Pilinszky  
Caricature  
de Tibor Kaján

Dans les années cinquante, le pouvoir tente d'imposer le réalisme socialiste, mais les écrivains, même ceux qui militent en faveur du régime en place, renâclent. C'est ainsi que **Tibor Déry** (1894–1977), auteur engagé de la *Phrase inachevée* (1947), une vaste fresque de la société hongroise d'entre les deux guerres, devient par la suite un des précurseurs de la révolution de 1956. Emprisonné après l'échec de celle-ci, il se montre désabusé, sinon cynique, dans les romans *Monsieur A. G. à X*, *Cher beau-père*, qu'il publie après sa libération. De son côté, **István Örkény** (1912–1979) pratique le théâtre absurde et crée un genre littéraire, le « minimythe ». Ses pièces de théâtre (*La famille Tót*, 1964/1967, *Chat !*, 1965/1970, romans adaptés à la scène par l'auteur) dénoncent les aspects absurdes du pouvoir et les pièges inévitables de la communication. Ses histoires brèves évoquent les faits et gestes de l'homme de la rue, notamment de celui d'Europe centrale et orientale.

**Iván Mándy** (1918–1995) consacre ses romans et ses nouvelles douces-amères à la vie quotidienne des faubourgs, aux personnages souvent loufoques qui évoluent dans les cinémas et dans les stades. Il recourt volontiers à des procédés cinématographiques : montages, plans, séquences. C'est sous un aspect bien plus sombre que la banlieue se présente dans les œuvres d'**Endre Fejes** (né en 1923), connu surtout par son roman *Cimetière de rouille* (1962), véritable épopée du prolétariat des faubourgs.

Étroitement surveillée par le pouvoir, la littérature invente la parabole, le roman allusif. Dans *Saül ou la porte des brebis*, roman existentialiste de **Miklós Mészöly** (1921–2001), Saül, persécuteur des chrétiens devenu disciple du Christ, est un être foncièrement moderne qui rappelle à plus d'un égard les héros de Camus.

L'exemple et la personnalité de Mészöly ont considérablement influencé certains jeunes prosateurs de son époque. Győző (Victor) Határ (1914–2007), qui a passé la plus grande partie de sa vie en exil, est l'auteur d'une centaine d'ouvrages (romans, poésie, essais philosophiques) dont trois – *Pepito et Pepita*, *Anibel et Archie Dumbarton* – ont été publiés en français et appréciés par la critique pour leur style « baroque ». Souvent comparé à James Joyce dont il fut le traducteur, à Proust et à Borges, **Miklós Szentkuthy** (1908–1988) s'est également inspiré de Rabelais : « c'est dans un style rabelaisien, à travers une débauche d'imagination visionnaire, qu'il suggère sa philosophie historique... une critique, voire une parodie de la civilisation – simultanément un résumé de l'Europe et un adieu à l'Europe », dit l'un de ses commentateurs.

Sándor Weöres

Caricature de  
Tibor Kaján



## LA LITTÉRATURE HONGROISE DE NOS JOURS

Vers le milieu des années 70, la nouvelle prose hongroise rompt avec la technique narrative de la parabole. « Nous ne trouvons pas les mots », lit-on dans la première phrase de *Trois anges me surveillent* de **Péter Esterházy** (né en 1950). En réalité, Esterházy jongle avec les mots (dont il semble contester le sens et la fonction) et pratique l'intertextualité en insérant dans ses romans de passages empruntés à certains de ses confrères.



Représentant emblématique du postmodernisme hongrois, il renouvelle le langage, tout comme le poète **Lajos Parti Nagy** (né en 1953), qui « rémunère », selon le mot de Mallarmé, le défaut de la langue, et la recrée, à la façon d'un ordinateur. Né en 1938, **Dezső Tandori** est l'une des figures les plus originales de la poésie hongroise contemporaine. Grand traducteur des littératures étrangères, il est l'auteur d'une œuvre intraduisible : sa vie semble se confondre avec l'écriture. Le poète **György Petri** (1943–2000) exprime ouvertement son opposition au régime communiste. Ses poèmes, exempts de tout métaphorisme, ne cessent pas d'exercer un effet puissant. Essayiste, prosateur, **György Konrád** (né en 1933), l'un des chefs spirituels de l'opposition démocratique au régime communiste, s'efforce, dans ses écrits, d'inscrire dans un contexte européen les problèmes politiques de son pays.

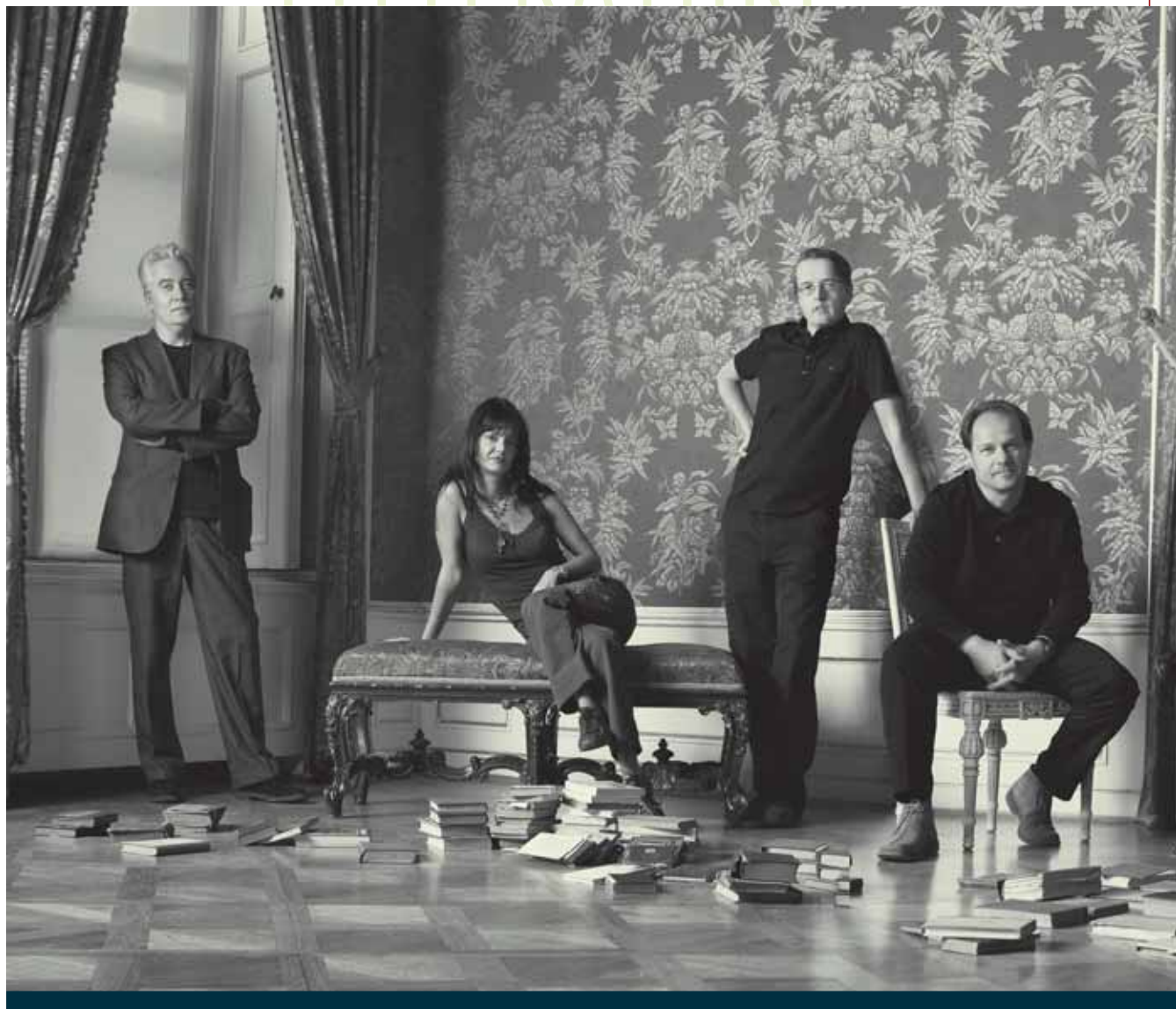


Prix Nobel de la littérature en 2002, **Imre Kertész** (né en 1929) présente dans *Etre sans destin* (1905) le camp d'extermination non en tant qu'événement exceptionnel mais comme un état naturel. Sous le masque d'un roman d'éducation classique, cet ouvrage cherche avant tout à reconstituer le processus linguistique par lequel l'adolescent Gyuri Köves, en perdant son destin, s'intègre dans la grammaire d'un régime tyrannique. Critique du langage, *Etre sans destin* décrit avec une bouleversante ironie la terreur non pas physique, mais surtout mentale et existentielle qui régnait dans les camps d'Auschwitz et de Buchenwald.

Lecture publique  
de Péter Esterházy  
et de Imre Kertész.  
Budapest, 2002

Photo Csaba Gál

# LA LITTÉRATURE HONGROISE



Gábor Németh, Krisztina Tóth, László Garaczi,  
Zoltán Kőrösi, Attila Bartis, János Térey, Krisztián Grecsó  
*Photo Barna Burger*

## DE NOS JOURS



Dans ses romans très élaborés, fruits de longues gestations, **Péter Nádas** (né en 1942) se penche sur les situations conflictuelles engendrées à la fois par l'Histoire et par la liberté et l'asservissement sexuels. Dans son grand roman intitulé *Le livre des mémoires* (1986), évocation simultanée de trois biographies fictives, il retrace le sort tragique de l'homme centre-européen. Son roman-fleuve *Histoires parallèles* (2005) réunit plusieurs récits parallèles dont l'unité est assurée par les préoccupations anthropologiques de l'auteur.

Roman d'une concision qui frôle la litote, *La Vallée de Sinistra* d'**Ádám Bodor** (né en 1936) est un cycle de récits autonomes qui se déroulent dans un monde sans issue. Bien que se situant dans les périphéries de l'Europe de l'Est, le paysage qui leur sert de cadre est d'une validité universelle : il suggère l'aliénation, la déshumanisation et la servitude, la civilisation n'y subsiste que par quelques traces vite recouvertes par une nature envahissante.

Comme Bodor, **István Szilágyi** (né en 1938) est originaire de Transylvanie. Écrit dans un langage vigoureux, son grand roman *Une pierre tombe dans un puits en voie d'assèchement* (1975), ténébreux comme les ballades écossaises, se signale par l'acuité des observations psychologiques.

Né en 1948, **Lajos Grendel**, qui vit à Bratislava, capitale de la Slovaquie, s'inspire aussi bien de la prose narrative hongroise que de la littérature absurde d'Europe orientale et de la nouvelle vague tchécoslovaque. Ses récits, souvent grotesques, et d'un ludique proche du postmodernisme, reflètent l'esprit étriqué des petites villes ; ses essais aussi objectifs que spirituels ont pour objet sa région qu'il appelle Absurdistan ; leur tonalité résignée et autocritique est propre à l'intelligentsia d'Europe centrale et orientale.

Les romans de **László Krasznahorkai** (né en 1954), où le temps, selon la définition de l'auteur, « s'arrête et se remplit », décrivent la désolation, d'abord des périphéries de l'Europe orientale, puis, dans ses œuvres récentes, celle de l'univers tout entier. Ses longues périodes de plusieurs pages créent un univers particulier. Le metteur en scène Béla Tarr a adapté à l'écran certains de ses textes (*Tango de Satan*, *Les harmonies de Werckmeister*).

Née en 1950, la poétesse **Zsuzsa Rakovszky** est aussi l'auteure d'un roman à succès, intitulé *L'ombre du serpent* (2002), dont l'héroïne rédige ses mémoires en 1666 dans un langage poétique dont la modernité permet au lecteur de s'identifier à cette lointaine ancêtre spirituelle.

Récemment découvert, **György Dragomán** (né en 1973) a publié en 2005 son roman *Le roi blanc* où un jeune garçon grandit et ouvre les yeux sur le monde dans la Roumanie des années 80, une dictature absurde, dirigée par un personnage sénile. Cette suite de récits rappelle la prose de Bodor, qui est, comme Dragomán, un transfuge de Transylvanie.

S'il est impossible de dater les débuts de la littérature hongroise, y mettre un point final en guise de conclusion constituerait une absurdité. La littérature continue et agit perpétuellement sur la vie.





## BIBLIOGRAPHIE

&gt; WWW.TRANSLATIONS.BOOKFOUNDATION.HU

DES DÉBUTS À LA  
RENAISSANCE: 1000–1600**Janus Pannonius**

*Poèmes choisis*, 1973, Corvina, Budapest, Jean Rousset, Michel Manoll, Paul Chaulot

**Bálint Balassi**

*Poèmes choisis*, 1994, éd. Balassi, Budapest, Ladislav Gara, Lucien Feuillade

DE LA LITTÉRATURE BAROQUE  
À LA POÉSIE ROMANTIQUE :  
1600–1849**Vörösmarty, Mihály**

*L'histoire du prince Tsongor et la fée Tünde*, 1980, PUF, Paris, Roger Richard (Csongor és Tünde)

**Petőfi, Sándor**

*Jean le Preux*, 2005, Corvina, Budapest, Guy Turbet-Delof (János vitéz)

**Arany, János**

*Madame Agnès*, 1946, Spes, Lausanne, Henri Perrin Jacquet (Ágnes asszony)

LA PREMIÈRE GRANDE ÉPOQUE  
DU ROMAN : 1849–1910**Jókai, Mór**

*Le nouveau seigneur*, 1993, Phébus, Paris, Antal Radvánsky (Új földesúr).  
*Les trois fils du cœur de pierre*, 1983, PUF, Paris, Aurélien Sauvageot (A kőszívű ember fia)

**Mikszáth, Kálmán**

*Le parapluie de Saint Pierre*, 1994, éd. Viviane Hamy, Paris, Ágnes Járfás (Szent Péter esernyője)

**Madách, Imre**

*La tragédie de l'homme*, 1966, Corvina, Budapest, Ladislav Gara et Jean Rousset (Az ember tragédiája)

**Katona, József**

*Le palatin Bánk* (extrait dans l'Anthologie des littératures européennes), 1993, Gallimard, Paris, Paul Chaulot (Bánk bán)

L'ÂGE D'OR DE LA LITTÉRATURE  
HONGROISE : A FIN DU XIX<sup>ÈME</sup>  
ET LE DÉBUT DU XX<sup>ÈME</sup> SIÈCLE.

## LA REVUE NYUGAT

**Ady, Endre**

*Poèmes*, 1965, La Table ronde, Paris, Jean-Luc Moreau.  
*Poèmes*, 1992, Le temps qu'il fait, Cognac, Armand Robin

**Babits, Mihály**

*Jonas et le cas Jonas*, 1999, Flammarion, Paris, Nicolas Abraham.  
*Calife-Cigogne*, 1992, In Fine, Paris, Laurence Leuilly, Tamás Szende (Jónás könyve)

**Móricz, Zsigmond**

*Fange et or*, 1946, Stock, Paris, Paul Eugène Régner (Sárarany).  
*Derrière le dos de Dieu*, 1996, éd. Ibolya Virág, Paris, Ladislav Gara (Az Isten háta mögött)

**Kosztolányi, Dezső**

*Alouette*, 2001, Viviane Hamy, Paris, Maurice Regnaut et Péter Ádám (Pacsirta).  
*Kornél Esti*, 1999, éd. Ibolya Virág, Paris, Sophie Kepes.  
*Le cer-volant d'or*, 1993, Viviane Hamy, Paris, Eva Toulouse (Aranysárkány).  
*Anna la Douce*, 1992, Viviane Hamy, Paris, Eva Toulouse (Édes Anna)

**Karinthy, Frigyes**

*Voyage autour de mon crâne*, 1990, Viviane Hamy, Paris, Françoise Vernan (Utazás a koponyám körül).  
*Reportage céleste*, 1998, Le Passeur, Nantes, Judith et Pierre Karinthy (Mennyei riport)

**Krúdy, Gyula**

*Les beaux jours de la rue de La main d'or*, 1997, In Fine, Paris, Natalia et Charles Zarembo (Aranyszép utcai szép napok).  
*Courses d'automne*, 1993, éd. Ombres, Toulouse, Ibolya Virág et J. P. Thibaudat (Vörös postakocsi)

**Füst, Milán**

*L'histoire de ma femme*, 1994, Gallimard, Paris, E. Berki, S. Peuteuil (A feleségem története)

**Molnár, Ferenc**

*Liliom*, 1990, Actes Sud, Arles, Christian Benedetti.  
*Les gars de la rue Paul*, 1989, Hachette Jeunesse, Paris, André Adorján et Ladislav Gara (A Pál utcai fiúk)

## LE CRÉPUSCULE DE NYUGAT

**Márai, Sándor**

*Les braises*, 2001, Albin Michel, Paris, Marcelle et Georges Régner (A gyertyák csonkig égnek).  
*Les confessions d'un bourgeois*, 1993, Albin Michel, Paris, Natalia et Charles Zarembo (Egy polgár vallomásai)

**Szerb, Antal**

*Voyageur et clair de lune*, 1992, Alinéa, Aix-en-Provence, Natalia et Charles Zarembo (Utazás és holdvilág).  
*La légende de Pendragon*, 1998, éd. Ibolya Virág, Natalia et Charles Zarembo (A Pendragon legenda)

**Ottlik, Géza**

*Une école à la frontière*, 1964, Seuil, Paris, László Gara, Georges Kassai (Iskola a határon)

**József, Attila**

*Aimez-mois*, 2001, Phébus, Paris, Georges Kassai

**Illyés, Gyula**

*Ceux des pusztas, Le déjeuner au château*, 1969, Gallimard, Paris, Véronique Charaire (Puszták népe, Ebéd a kastélyban).  
*Sur la barque de Caron*, 1973, éd. Réunion, Paris, Cécile Mennecier (Kháron ladikján)

**Radnóti, Miklós**

*Marche forcée*, 2000, Phébus, Paris, Jean-Luc Moreau (Eröltetett menet)

**Szabó, Lőrinc**

*Trois sonnets de „vingt sixième année”*, 1966, Arion, Budapest, Eugene Guillevic

**APRÈS 1945****Pilinszky, János**

*Entretiens avec Sheryl Sutton*, 1994, éd. Vallongue, Billière, Lorand Gaspar.  
*Même dans l'obscurité*, 1991, éd. La Différence, Paris, Lorand Gaspar et Sarah Claire

**Weöres, Sándor**

*Dix-neuf poèmes, éd. Ibolya Virág*, Paris, Lorand Gaspar, Noël Bernard

**Kányádi, Sándor**

*Quelqu'un marche sur le point des arbres*, 1999, Acanthes, Leuze, Claire-Anne Magnes (Valaki jár a fák hegyén)

**Szabó, Magda**

*La porte*, 2003, Viviane Hamy, Paris, Chantal Philippe (Az ajtó)

**Déry, Tibor**

*Cher beau-père*, 1975, Albin Michel, Paris, Georges Kassai, Jean Rousselot

(Kedves bópeer).

*Amour*, 1965, Corvina, Budapest, I. Kelemen (Szerelem).

*La phrase inachevée*, 1966, Albin Michel, Paris, Georges Kassai (Befejezetlen mondat).

*Monsieur A.G. à X.*, 1965, Albin Michel, Paris, László Gara (G.A. úr X-ben).

*L'excommunié*, 1967, Albin Michel, Paris, Georges Kassai (A kiközösítő)

**Örkény, István**

*Minimythes*, 2001, Corvina, Budapest, Tibor Tardos (Egypercesek).

*La famille Tót suivi de Le chat et le souris*, 1994, In Fine, Paris, Natalia et Charles Zarembo (Tóték, Macskajáték)

**Mándy, Iván**

*Le clé*, 1997, In Fine, Paris, Patricia Moncorgé (Franciakulcs)

**Fejes, Endre**

*Le cimetière de rouille*, 1966, Denoel, Paris, Ladislav Gara, A. Backer (Rozsdatemető)

**Mészöly, Miklós**

*Variations désenchantés*, 1994, Phébus, Paris, Georges Kassai (Volt egyszer egy Kelet-Európa).  
*Saül ou la porte des brebis*, 1971, Seuil, Paris, Georges Kassai et A. Backer (Saulus)

**Szentkuthy, Miklós**

*La confession frivole: autographie d'un citoyen du temps*, 1999, Phébus, Paris, Georges Kassai, Zeno Bianu, Robert Stick (Frivolitások és hitvallások).  
*Robert Baroque*, 1998, éd. José Corti, Paris, Georges Kassai, Gilles Bellamy (Barokk Róbert)

**LA LITTÉRATURE HONGROISE DE NOS JOURS****Esterházy, Péter**

*Harmonia Caelestis*, 2001, Gallimard, Paris, Joëlle Dufeilly, Ágnes Járfás.  
*Voyage au bout de seize mètres*, 2008,

Ch. Bourgois, Paris, Ágnes Járfás (Utazás a tizenhatos mélyére).

*Trois anges me surveillent*, 1989, Gallimard, Paris, Ágnes Járfás, Sophie Kepes (Termelési regény)

**Petri, György**

*L'époque d'imbéciles intrépides arrive*, 1991, éd. Font, Die, Marc Delouze et al.

**Konrád György**

*Le rendez-vous des spectres*, 1990, Gallimard, Paris, Agnes Kahane (Kerti mulatság)

**Kertész Imre**

*Etre sans destin*, 1999, Actes Sud, Arles, Natalia et Charles Zarembo (Sorstalanság).  
*Le refus*, 2003, Actes Sud, Arles, Natalia et Charles Zarembo (A kudarc)

**Nádas, Péter**

*Le livre des mémoires*, 1998, Plon, Paris, Georges Kassai (Emlékiratok könyve).  
*Histoires parallèles en préparation chez Plon*, Paris, pour 2010 (Párhuzamos történetek)

**Bodor, Ádám**

*La vallée de Sinistra*, 1996, Laffont, Paris, Émilie Malaguti-Molnos (Sinistra körzet).  
*La visite de l'archevêque*, 2001, Laffont, Paris, Jean-Michel Kalmbach (Az érsek látogatása)

**Grendel, Lajos**

*Les cloches d'Einstein*, 1998, éd. Ibolya Virág, Véronique Charaire (Einstein harangjai)

**Krasznahorkai, László**

*Tango de Satan*, 2000, Gallimard, Paris, Joëlle Dufeilly (Sátántangó).  
*La mélancolie de la résistance*, 2004, Gallimard, Paris, Joëlle Dufeilly (Az ellenállás melankóliája)

**Dragomán, György**

*Le roi blanc*, 2009, Gallimard, Paris, Joëlle Dufeilly (A fehér király)

**Fondation Livre Hongrois**

H-1146 Budapest, Hermina út 57.

Téléphone/Fax: (+36 1) 384 5676

e-mail: dora.karolyi@t-online.hu



[www.hungarianbookfoundation.hu](http://www.hungarianbookfoundation.hu)

[www.hunlit.hu](http://www.hunlit.hu)

[www.instituthongrois.fr](http://www.instituthongrois.fr)

[www.litteraturehongroise.fr](http://www.litteraturehongroise.fr)



**FONDATION  
LIVRE HONGROIS**

Texte : János Szegő

Traduction : Georges Kassai

Rédaction : Gábor Sashegyi

Design : Zaft

Budapest, 2010



By a...  
...  
...  
...  
...  
...  
...  
...  
...  
...

...  
...  
...  
...  
...  
...  
...  
...  
...  
...

...  
...  
...  
...  
...  
...  
...  
...  
...  
...